Séquences SÉQUENCES LA REVUE

La revue de cinéma

Festival des films du monde 1985

Léo Bonneville, Janick Beaulieu, Richard Martineau, Robert-Claude Bérubé, Patrick Schupp, André Giguère, Simone Suchet and Richard Gay

Number 122, October 1985

URI: https://id.erudit.org/iderudit/50818ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print) 1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bonneville, L., Beaulieu, J., Martineau, R., Bérubé, R.-C., Schupp, P., Giguère, A., Suchet, S. & Gay, R. (1985). Festival des films du monde 1985. *Séquences*, (122), 10–24.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Quoi de neuf?

Le Festival des films du monde s'affirme d'année en année. Après neuf éditions, le Festival devient de plus en plus populaire. On peut dire avec justesse que c'est l'événement culturel le plus couru à Montréal. Un événement qui ne se traduit pas par la flambée d'un soir, mais qui se prolonge durant une dizaine de jours. Et la foule a semblé maintenir son intérêt au cours de cette décade, si on excepte le jour de la clôture qui n'a pas paru avoir l'impact des journées précédentes. Et pourtant c'était un dimanche. Faut-il croire que Séquences était justifiée de noter, l'an dernier, que les organisateurs n'avaient « pas eu raison d'ajouter une journée à la durée du festival »?

OÚ ÉTAIT L'ENTHOUSIASME?

Cela dit, tout de même on ne constatait pas un enthousiasme délirant pour le festival. Pourtant les salles étaient combles au point qu'il fallut déplacer certaines foules d'une salle à l'autre. C'était l'erreur des organisateurs d'avoir fait passer les films en compétition (le jour) de la salle 1 à la salle 2 du Parisien. Il faut reconnaître que de plus en plus de spectateurs s'intéressent aux films en compétition. Sans doute veulent-ils savoir si les prix décernés sont justifiés. Toutefois, il faut féliciter la direction du Festival d'avoir obtenu la salle Maisonneuve de la Place des Arts, non seulement pour les soirées d'ouverture et de clôture, mais également pour les projections des films en compétition présentés dans l'après-midi et dans la soirée. (Au moins là, on ne risquait pas de mettre les pieds dans des gobelets bayant le café tiède.) L'installation technique réussie fait de cette

salle un lieu de rencontre de plus de mille spectateurs. Hélas! l'utilisation de la salle du Conservatoire cinématographique de Concordia n'a pas eu la même popularité. L'université étant éloignée de la vie trépidante du festival, il fallait être vraiment décidé pour se rendre boulevard de Maisonneuve. Aussi a-t-on constaté des salles faiblement remplies, même pour des films qui méritaient une attention particulière. Il faut donc qu'à l'avenir toutes les séances aient lieu dans un périmètre qui englobe le cinéma Parisien et la Place Desjardins. Toujours est-il qu'on ne sentait pas de ferveur pour la fête. Et l'enthousiasme ne se rencontrait pas non plus à la salle de presse où les journalistes se retrouvaient de moins en moins nombreux. Et pourtant ils « couvraient » le festival. Qu'est-ce à dire?

LE CHOIX DES FILMS

Il est apparu, cette année, que la collecte des films ramassait n'importe quoi. Va encore pour les films projetés dans les diverses salles. Combien de films présentés durant le festival ne feraient pas deux jours dans une salle ordinaire! Il faut croire que la confiance règne parmi les cinéphiles. Mais n'est-ce pas abuser d'eux et les décevoir? Et il paraît qu'on nous en promet davantage l'an prochain. Non, les festivaliers ne sont pas des cinéphages. Ils recherchent autant que possible les films qui vont les intéresser vraiment. Si cette situation peut se tolérer dans le cadre général du festival, cela est plus douteux quand il s'agit de la compétition. Que dire de The Boys Next Door (d'une violence inouïe), de The Empty Beach (d'un ennui mortel), de Da Capo (film échevelé)? Au point qu'on en vient à se demander qui fait la sélection des films en compétition. Je me suis laissé dire que le film d'André Delvaux, Babel Opéra, avait été accepté sur parole. (Combien d'autres?) Quant à Jean Beaudin, il a crié dans tous les journaux que Le Matou n'était pas un film de festival. On lui a décerné deux prix, Quelle modestie! Tout de même, on a réduit les films en compétition à 19 (deux de moins que l'an dernier). Mais ce qui compte dans une compétition ce n'est pas le nombre de candidats, mais la rivalité qui les fait se coudover. On ne dira jamais assez que la qualité doit primer la quantité.

MONTRÉAL, DEUXIÈME VILLE FRANÇAISE DU MONDE

Est-il toujours exact d'affirmer glorieusement que Montréal est la deuxième ville française du monde? Il paraît que c'est faux. Kinshasa la devancerait. Qu'importe! Montréal comme tout le Québec vit en français. Pas au Festival des films du monde malheureusement. L'anglais a la priorité. Il faut le regretter fermement. Alors qu'à Cannes, à Berlin, tous les films étrangers sont sous-titrés en français ou en allemand, ici, on tolère qu'ils le soient en anglais. Sans doute pour favoriser la vente des films. Mais ce n'est pas le but essentiel du festival, bien qu'il ne soit pas négligeable. Le Festival se doit de demander aux producteurs d'envoyer à Montréal des films avec soustitres français. Les années passées, on constatait, par exemple, que les films hongrois arrivaient avec des soustitres français. Maintenant les films de la Hongrie nous sont servis avec des sous-titres anglais. Pourquoi ce changement? Il faut exiger que tous les films présentés au Québec, dans le cadre d'un festival, le soient avec des sous-titres français. Et les anglophones alors? Qu'on fasse comme à Cannes et à Berlin. Qu'on fournisse aux journalistes étrangers des appareils avec lesquels ils pourront suivre la traduction des sous-titres. Montréal est une ville française. En parlant des journalistes, je sais que M. Serge Losique entend donner un écho international à SON festival. Alors il faut que les journalistes étrangers puissent communiquer leurs reportages le plus rapidement possible. Il paraît impensable qu'ils n'aient pas à leur disposition un service de télex sur place pour entrer en communication directe avec leur journal. Si, cette année, les journalistes ont pu profiter d'un casier de presse pour recevoir la documentation, il faut ajouter, au bénéfice des étrangers, un service rapide de communication. C'est une amélioration qui s'impose. Comme il s'impose d'ailleurs de surveiller les projections. Je n'ose pas dire le nombre de films dont la mise au fover faisait défaut. C'est intolérable dans un festival international. Et puis à quoi servent les présentations? Le spectateur sait pour quel film il a acheté son billet. Pourquoi installer un micro qui fonctionne plus ou moins pour annoncer le film que les gens sont venus voir? D'accord quand il s'agit de présenter à l'assistance les auteurs du film qui sont dans la salle. Encore faut-il le faire en évitant les improvisations douteuses et les affirmations erronées.

LA DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES

Que dire du palmarès du 9e Festival des films du monde? Concédons au départ qu'aucun film ne dominait vraiment la compétition. L'an dernier, nous avons eu l'admirable El Norte; cette année, on a donné (je dis donné) le prix des Amériques à l'exécrable Padre Nuestro. Film relégué dans la section « Un certain regard » au dernier Festival de Cannes, il vient décrocher le premier prix à Montréal. Padre Nuestro, film d'une verdeur provocante suppurant de mauvais goût n'est qu'une lourde caricature d'une situation invraisemblable. Et le jury a récompensé cette grosse farce épaisse qui a fait se taper sur les cuisses bien des cuistres. Bravo! D'autre part, le Jury s'est contenté de gratifier d'une mention le superbe court métrage Tony de Peltrie, film d'une technique renouvelée, d'une invention constante, d'une précision étonnante, d'une qualité exceptionnelle. Film qui a été acclamé pendant plusieurs minutes à la séance du soir par une assistance ébahie par une telle réussite. Certes, on peut affirmer que CE jury a manqué de perspicacité et s'est cantonné dans des choix souverainement constestables. On se demande quelle influence délétère a pu jouer sur lui. Heureusement que le Jury oecuménique est venu racheter un oubli impardonnable en couronnant ce film puissant: Le Pouvoir du mal.

Le 9e Festival des films du monde est à peine terminé que le directeur songe déjà au dixième anniversaire. Il nous promet un festival qui déclassera tous les festivals du cinéma au monde. Est-ce en nombre de films? Cela n'a pas tellement d'intérêt, quand on sait le nombre limité de longs métrages qu'un festivalier peut consommer en dix jours. Nous souhaitons plutôt que le directeur se mette à la chasse aux films de haute qualité. Mais on se réjouit d'apprendre que la salle Port-Royal de la Place des arts viendra s'ajouter à la salle Maisonneuve du même complexe. Ainsi la Place des arts deviendra le Palais du Festival (dixit Serge Losique), surtout si on parvient à utiliser la grande salle Wilfrid-Pelletier pour l'ouverture et la fermeture du festival. On souhaite vivement que M. Serge Losique insiste auprès des producteurs pour nous amener des copies sous-titrées en français. C'est un défi qu'il peut courageusement relever. Ce diable d'homme est capable de tout. Le 9e Festival des films du monde est mort. Vive le 10e Festival des films du monde.

Léo Bonneville

AMÈRE RÉCOLTE (Agnieszka Holland) République fédérale allemande

Que voilà un film d'une sensibilité exquise!

Amère Récolte se déroule pendant l'occupation allemande de la Pologne. Léon Wolny, un paysan, découvre dans la forêt une jeune juive en fuite. Il héberge Rosa pour un certain temps. Mais voilà que notre célibataire endurci de 46 ans tombe amoureux de notre étudiante en médecine. Ce qui vient compliquer ses relations avec les habitants du village. Ils en viennent à se détester mutuellement.



Du film d'Agnieszka Holland se dégage une profonde humanité. J'ai rarement vu un film aussi dermique dans le sens propre du mot. « Dermique », ici, s'entend dans la manière de filmer la peau des gens et des choses. Un montage fébrile s'accompagne de plans rapprochés. La caméra va chercher le détail qui rend nerveux le moindre geste qui a valeur de survie dans un contexte de complicité surveillée.

On participe de près à toutes les émotions et à tous les sentiments contrariés par des éducations différentes. L'appartenance à des croyances diverses dans un contexte de persécutions ouvertes et sans merci donne lieu à un chantage permanent et subtil. Cette cacophonie de destins tragiques s'exécute avec un naturel désarmant qui vous tient en haleine d'un bout à l'autre de la symphonie qui s'achève sur des malentendus déchirants.

Janick Beaulieu

L'ATTRACTION DE PHILA-DELPHIE (Peter Gardos) Hongrie

Tout en demeurant un régime politique à la solde des soviétiques, la Hongrie se distingue des autres pays d'Europe de l'Est par une libéralisation de son système économique et une ouverture d'esprit observable de façon tangible dans la vie quotidienne hongroise. Même s'il demeure étatisé, le cinéma hongrois se fait le porteparole des grandes questions et des idées oppositionnelles de la société hongroise. Aussi ne faut-il pas se surprendre de l'importance accordée à son contenu sociologique: problèmes de logements, conflits entre générations, crise de la famille en sont les thèmes récurrents. L'Attraction de Philadelphie, un conte aux accents baroques et ironiques, s'inscrit tout à fait dans cette tradition.

Un jeune artiste de cirque, Oszkár Sajek, victime d'un accident qui lui vaudra une claudication définitive, décide de ne pas s'apitoyer sur son sort et de trouver un numéro sensationnel qui, malgré son handicap, lui apporterait une certaine notoriété. Il découvre alors qu'un vieillard taciturne, vivant presqu'en réclusion dans une chambre d'hôtel, possède le secret d'un numéro de contorsionniste-illusionniste devenu légendaire. Mais le vieux Lipót Binder ne veut pas abandonner au premier venu un truc

qui faisait pâlir d'envie le célèbre Houdini lui-même. C'est alors qu'un combat singulier s'engage entre les deux hommes, Oszkár ne reculant devant rien pour savoir comment on peut se libérer par ses propres moyens d'un immense bloc de glace dans lequel on a été enfermé pendant quarante-huit heures.

Filmé de manière traditionnelle. ce premier long métrage de Peter Gardos nous laisse deviner, grâce à un scénario rigoureusement contrôlé, que cette relation ambiguë, entre celui qui possède le savoir et celui qui désire se l'approprier, est une superbe métaphore sur le pouvoir dans une société où la liberté d'expression demeure fragile. Avec le temps, le vieux Binder a appris à se méfier; Sajek n'est-il qu'un vulgaire usurpateur venant lui arracher son savoir? Binder sait qu'en livrant son secret, il risque de perdre l'estime que la société lui porte et c'est pourquoi il attendra d'être au seuil de la mort pour le divulguer. Binder utilise diverses ruses afin de tester la persévérance du jeune Sajek, pour qu'il comprenne aussi que la société tout entière n'est guère différente du monde du spectacle: pour réussir chacun doit pouvoir créer son propre numéro d'illusionniste afin de s'échapper par lui-même du cercueil de glace dans lequel l'occupant soviétique cherche à le maintenir.

André Giguère

BABEL OPÉRA (André Delvaux) Belgique

Selon André Delvaux qui, voilà deux ans, remportait le Grand Prix du jury avec *Benvenuta*, son dernier long métrage est à l'image de son pays: « Lorsqu'on met en scène un opéra, on réunit des artistes et des techniciens de nationalités différentes afin qu'ils

travaillent tous à un même projet. De même, en Belgique, malgré la coexistence de cultures, de langues et de traditions différentes, on réussit malgré tout à s'entendre, à vivre en harmonie. Babel Opéra, c'est cela: montrer la ressemblance dans la différence, montrer que derrière des apparences de dissemblance se cachent des points communs. En fait, mon film part d'un postulat qui veut qu'il soit toujours plus facile de montrer ce qui sépare les gens que ce qui les unit ». Son film sera donc un film binaire qui oppose cinéma et théâtre, image et musique, fiction dans la fiction et réa-



lité dans la fiction. S'articulant autour d'une répétition d'une troupe travaillant à l'opéra Don Giovanni, Babel Opéra s'amuse à entrecroiser les anecdotes, les interactions, à multiplier les niveaux narratifs. D'un esthétisme soigné, ce long métrage, qui se situe dans ce courant de réalisme magique cher à Delvaux, demeure cependant en-dessous de ses ambitions: visant haut, (son réalisateur lui-même avoue vouloir éviter la facilité), il n'arrive pas à toucher la barre qu'il s'était assignée. C'est ainsi que le mariage tant souhaité entre les différents éléments

ne se concrétise jamais tout à fait. Qui plus est, le film, plutôt bavard, s'enlise dans ses propres ramifications. On construit bien une tour de Babel... mais on dirait une tour de Pise!

Richard Martineau

BARYTON (Janusz Zaorski) Pologne

Baryton est l'histoire d'une déchéance. Après avoir chanté à l'étranger pendant vingt-cinq ans, Toni Taviatini (de son vrai nom Anton Domagala) revient dans sa ville natale. À sa descente du train, une foule considérable l'acclame. Le chanteur et la foule se donnent rendez-vous pour un concert à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'artiste. Voilà la toile de fond qui laisse apparaître le « héros » adulé par ses compatriotes. Mais, au cours de son séjour à l'hôtel, on observe non seulement la vanité de cet homme mais également sa suffisance. Autour de lui, larbins et secrétaires trafiquent à qui mieux mieux et se donnent des libertés qui frisent l'obscénité. Tout est faux dans ce milieu mondain. Et voilà que le cher baryton, la veille de son concert, perd sa voix. Rien à faire. Aucun médecin ne peut le remettre en piste. On recourra donc à un subterfuge. Pendant que la foule l'attend, on installera un micro et le chanteur n'aura qu'à faire du lipsing pendant qu'un disque diffusera ses chansons. Ce que l'on remarque dans ce film, c'est l'atmosphère dans laquelle évoluent les gens. Chacun travaille pour soi essayant d'exploiter le voisin comme le confirme la fin du film. Film sans doute caricatural qui gratte le vernis qui recouvre ce beau monde. Une déchéance mais également une dénonciation. Ce film courageux ne manque pas de verve qui nous fait voir l'arrière d'un monde artistique fabriqué. Janusz Zaorski a réussi à traduire les facettes peu reluisantes d'un microcosme en décomposition.

Léo Bonneville

BORDER TOWN (Ling Zifeng) Chine

Joliment photographié, superbement interprété et racontant une histoire constituée d'anecdotes tendres et de moments subtils, ce mélodrame feutré tranche avec la production chinoise qu'on avait l'habitude de voir. Ici, la lourdeur idéologique s'efface pour donner la place aux personnages qui se libèrent de leur carcan idéologique, et le scénario s'aère afin de s'ouvrir sur la beauté des paysages et la texture des émotions. L'histoire des tourments sentimentaux d'une ieune adolescente qui hésite à épouser le garcon que son grand-père lui présente, Border Town, plus qu'une suite de belles images, constitue une méditation sur le temps qui passe et les angoisses qu'on ressent quant à l'avenir. Prenant le temps de se dérouler sans précipiter l'action, ce long métrage nous donne l'occasion d'assister à de superbes célébrations populaires toutes en couleurs et en mouvements. Équilibrant avec justesse scènes de foules et scènes intimistes, nous faisant partager les états d'âme et les ambivalences de cette ieune fille vivant loin des agglomérations, le réalisateur parvient à nous faire goûter la saveur de cette solitude à la fois amère et sucrée, angoissante et sécurisante. Rares sont les fois où le passage fragile entre l'enfance et l'âge adulte nous a été présenté avec tant de pudeur et d'attention. Qu'un tel film vienne de la Chine ajoute à notre bonne surprise.

Richard Martineau

THE BOYS NEXT DOOR (Penelope Spheeris) États-Unis

Sous prétexte de se pencher sur le phénomène des meurtres en série, ce film de série B n'est qu'un ramassis de scènes violentes filmées avec la complaisance la plus douteuse. Réalisée par cette cinéaste américaine qui nous avait donné, l'an dernier, le long métrage Suburbia, cette histoire crapuleuse met en scène deux adolescents qui, au lendemain de leur « graduation », se sauvent de leur domicile pour aller faire les quatre cents coups à Los Angeles, et tuer une dizaine de personnes sans véritable raison autre que cette colère abstraite qui les tenaille. Bêtement scénarisé, stupidement mise en scène, interprété par deux cabotins (dont le fils de Martin Sheen qui se prend pour son père), The Boys Next Door est du genre de produit qu'on distribue comme deuxième complément de programme dans les ciné-parcs. Sa présence dans la compétition officielle d'un festival qui se veut de niveau international est un mystère, pour le moins qu'on puisse dire. Avant fait ses armes à l'école de Roger Corman, Spheeris en constitue l'une des « découvertes » les moins douées et les plus bassement démagogues, manquant à un point tel d'humour, de vigueur et de rythme qu'elle réussit à nous ennuyer malgré les coups de feu, les strangulations et autres gestes à priori spectaculaires qui ponctuent son film. Comme quoi la misère des uns peut faire la misère des autres lorsqu'un directeur de festival s'en donne la peine...

Richard Martineau

LE CAVIAR ROUGE (Robert Hossein) Suisse

Ce film est tiré d'un roman policier de Frédéric Dard. L'action se

déroule à Genève. C'est là que Youri a convoqué Alex et Nora, car c'est dans cette ville qu'a été assassiné le Caïman, agent secret soviétique comme eux. Mais qui a commis le meurtre? Alex et Nora ont une nuit pour répondre à cette question. Un des deux semble impliqué dans cet attentat. Nora a abandonné Alex depuis des années et ne s'occupe maintenant que de sa petite fille. Alex dénote un manque de ferveur pour son travail. Bref, c'est à un affrontement que sont destinés les deux protagonistes. Et, au cours de cette nuit, ils vont rappeler des souvenirs, des événements, des situations. Souvenirs, événements, situations parfois heureux, parfois douloureux. Mais prisonniers dans cette villa où les observent les portraits de Dostoïevsky, de Tolstoi et des icônes, ils déambulent un peu perdus dans leurs pensées. En fait, le duel se transforme à certains moments en duo où la tendresse fait place à la violence. Et puis les heures passent. Au cours de leurs déplacements dans cette vaste maison, Alex découvre des fils qui le conduisent à déclarer qu'ils sont tous deux piégés. En fait, les deux prisonniers déambulent dans un huis clos hautement surveillé. Grâce à un montage alternatif, nous sommes renvoyés à un étage supérieur où toute une équipe enregistre les paroles d'Alex et de Nora pendant qu'un téléviseur les suit dans leurs démarches. Ils sont floués. Naïfs sans doute cet Alex et cette Nora d'avoir cru docilement Youri. Ils auront beau déclarer qu'ils ne sont pas coupables, ils paieront chèrement leur négligence. Robert Hossein a déclaré que Le Caviar rouge est « un itinéraire sur la vie, sur la mort, sur la finalité de l'homme... » On sait que Robert Hossein est un slave. Son regard ténébreux le dit assez. Avec sa femme dans le rôle de Nora, ils donnent tous deux la mesure de leur talent. C'est pourquoi on peut avouer sincèrement que si *Le Caviar rouge* ne transfigure pas le cinéma, le film se suit avec un intérêt soutenu. On reste plutôt déçu toutefois par la façon peu brillante de conclure.

Léo Bonneville

DA CAPO (Pirjo Honkasalo et Pekka Lehto) Finlande/Suède

Quand une personne a été privée de son enfance, elle ne se sentira jamais à l'aise dans le monde des adultes. Voilà ce que les réalisateurs ont essayé de nous prouver dans leur film. Da Capo s'inspire de l'histoire d'un enfant prodige finlandais, Heimo Haitto qui, à l'âge de 13 ans, donnait déjà des concerts sur les scènes internationales. Mais le film ne se veut pas une biographie fidèle de ce dernier. Il sert de point de départ à une réflexion sur le sort réservé à celui dont on a volé l'enfance.



Da Capo raconte l'histoire d'un enfant prodige, Arto Arsi. On lui a appris à ne pas désirer grandir et à ne jamais tomber en amour. Sa famille et sa femme, c'est le violon. Il devra se contenter de ne faire l'amour qu'avec son public en extase devant son talent. Pour ce faire, il devra vouer une confiance absolue à son

professeur, Sergei Rippas. Pendant un séjour aux États-Unis, il part à la découverte de tous les plaisirs. Il devient un peu fou, au grand désespoir de son tuteur qui n'arrive pas à empêcher son mariage.

Un sujet intéressant. De la musique bien exécutée. Des images superbes qui vont chercher les nuances des couleurs et des clairs-obscurs. Des interprètes de talent. D'où vient que le film ne décolle pas? C'est peut-être la faute d'un montage hésitant. Pour parodier le titre, je dirai que le film n'arrête pas de recommencer. De ce fait, il n'en finit plus de finir. C'est dommage.

Janick Beaulieu

DAMUL (Prakash Jha) Inde

Avant la projection de son film, le réalisateur Prakash Jha, conscient sans doute des difficultés que présentent à un esprit occidental les stratifications sociales qui sous-tendent son récit, s'est efforcé de fournir quelques explications à l'auditoire relativement restreint qui avait pris la chance d'apporter son soutien à ce candidat peu coté de la compétition. Peine perdue, dans mon cas du moins, car l'amateur de bonne volonté que je prétends être a dû s'avouer vaincu devant les obscurités de la situation et la confusion de la mise en scène. Le résumé qui paraissait dans le programme du festival n'était guère plus utile à une saisie des problèmes exposés puisqu'on y faisait allusion de facon générale à l'un des aspects de l'affaire sans préciser en rien les incidents qui allaient marquer l'intrigue. J'ai pu vaguement me rendre compte qu'il v était question d'une lutte de pouvoir entre deux clans dans un village, lutte dont un troisième groupe allait faire les frais. L'autorité d'un tyranneau local était mise en question par un notable qui tentait d'entraîner par la parole les miséreux dans une opposition électorale, tout en se gardant bien d'intervenir lui-même. S'ensuivaient des bastonnades, des exactions et finalement un massacre systématique des paysans de caste inférieure, compliqué d'une accusation de meurtre contre un pauvre hère qui ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. Un incident semblable, ou



peut-être était-ce le même puisqu'il semble que le scénario s'appuie sur des faits réels, était évoqué dans un autre film indien présenté celui-là dans la section hors concours, Paar de Goutam Ghose; le traitement dramatique y était beaucoup plus fort et l'exposition du sujet, dans ses données et ses conséquences, plus accessible. Pour bien intentionné qu'il soit dans sa volonté de dénonciation de tares sociales, le cinéaste débutant Jha (c'est son second long métrage) a omis de personnaliser suffisamment les participants de son drame collectif. Il en résulte une suite de plans généraux où s'affrontent dans des mouvements d'ensemble des groupes dont on distingue mal les coordonnées et d'où émergent à l'occasion quelques figures fugaces. Quelle que soit la réalité des problèmes posés, leur représentation en devient quasi abstraite. Dommage.

Robert-Claude Bérubé

THE EMPTY BEACH (Chris Thompson) Australie

Que dire de ce film désolant, tout au plus digne des thrillers 1960, style In Like Flint, Matt Helm et autres Dirty Harry? Le suspense, bien mince, se raccroche désespérément à un semblant de scénario trop conventionnel pour être honnête. Ou'on en juge: un milionnaire, avant probablement trempé dans des magouilles, disparaît en mer, à bord de son bateau de plaisance qui, semble-t-il, aurait pris feu. Sa veuve présumée, Marion, engage un détective privé pour tirer l'affaire au clair, car elle ne croit pas à la mort du mari. L'enquête progresse comme elle peut, et devient vite le prétexte de base du film: un travelogue sous-jacent sur les beautés de la côte australienne et ses endroits de villégiature. Les personnages n'avant que des motivations superficielles sont donc tracés à gros traits et stylisés jusqu'à la caricature: le héros est beau, grave, intelligent, « sardonique sans être cynique, honnête sans être effrayé de se salir les mains » (comme dit le programme) et. Dieu me pardonne! habillé de blanc...

Voyez la séquence-clou du film: un assassin sur planche à voile (pour qu'on voie bien la plage!) fait son affaire à un témoin gênant, lui aussi sur une planche. Il l'entraîne sous l'eau, trois coups de couteau, et l'autre remonte, le ventre en l'air, dans une mare de sang diluée par l'eau de mer. Le suspense naît de l'alternance des plans de grosses vagues et de glissades des protagonistes entre icelles. Le meurtre se fait sous l'eau, en une suite de plans bâclés au montage... et le tout est à l'avenant. La

pépé ravageuse (Anna-Maria Monticelli) essaie de faire oublier qu'elle n'a pas de talent en montrant ses charmes. Ça n'est pas nouveau, et ça ne prend plus guère aujourd'hui. Brigitte Bardot, Sophia Loren et Jane Fonda ont fait ça autrement mieux, il y a longtemps. Ici, nous sommes bien loin du compte. Ça, un film de festival, et de compétition, en plus? Allons donc! Tout au plus un deuxième film au programme double du ciné-parc du coin.

Patrick Schupp

HARD TO SWALLOW (Jagode u Grlu) Srdjan Karanovic (Yougoslavie)

Lors de la compétition officielle du Festival des films du monde 1983, le réalisateur yougoslave Srdjan Karanovic présentait le sympathique Nest Izmedu (Mi-figue, mi-raisin) qui racontait avec finesse et humour la liaison sentimentale de deux Yougoslaves avec une jeune Américaine et mettait en lumière les contradictions des pays de l'Est et de l'Ouest. Cette année, toujours dans la compétition officielle, Karanovic nous offre Hard to Swallow, une comédie dramatique aux accents tantôt comiques, tantôt amers, sur la bourgeoisie rouge.

Un groupe d'intellectuels socialistes et prospères, mais incapables de faire face aux exigences de la vie quotidienne, en dépit du succès et du prestige de leur carrière professionnelle, se retrouvent ensemble pour faire la fête et se saoûler la gueule en se rappelant, avec nostalgie, leur jeunesse et le temps où aucune responsabilité ne venait déranger leur plaisir.

C'est avec intérêt que nous suivons, au début du film, ces individus privilégiés qu'un système politique austère ne semble nullement préoccuper et que nous les voyons aux prises avec des difficultés conjugales et financières comme le sont un grand nombre de bourgeois capitalistes. Malheureusement, au moment où tous se rassemblent sur une péniche transformée pour la circonstance en



restaurant, le film s'enlise et devient une Quarantaine yougoslave, où chacun cherche le fantôme de sa liberté perdue et affiche sa difficulté d'être. Ce lieu clos du restaurant, qui ressemble étrangement à celui qu'avait choisit Dusan Makavejev pour Montenegro, plutôt que de contribuer à soutenir l'impact dramatique du film, le désamorce complètement. Karanovic n'a pas su créer un espace. un lieu fantasmatique suffisamment fort qui nous aurait permis de ressentir l'univers émotif de ses personnages. De plus, le réalisateur nous met en présence d'un trop grand nombre de personnages et s'éparpille dans une foule de situations anecdotiques. Enfin, il offre plusieurs pistes mal intégrées: le vide social d'un régime politique, la décadence de la bourgeoisie, le désespoir d'une génération vieillissante, l'irresponsabilité et les frustrations des intellectuels, mais aucune ne semble avoir été retenue comme ligne directrice du film. Loin d'être une réflexion sur la mort

comme le fut *La Grande Bouffe*, de Marco Ferreri, *Hard to Swallow* se révèle plutôt un psychodrame laborieux et difficile à avaler.

André Giguère

OHAN (Kon Ichikawa) Japon

Un homme marié a une maîtresse, Okayo, qui est geisha. Kohkichi, l'homme, décide de laisser sa femme, dont il ignore qu'elle est enceinte, pour aller vivre avec l'autre. Sept ans passent. Par hasard, Kohkichi revoit son ancienne femme, apprend qu'il est le père d'un gros garçon et, du coup, renoue avec Ohan, sa « légitime ». Situation paradoxale que celle du mari devant tromper sa maîtresse avec sa femme! Situation éminemment racinienne, si i'ose dire, et qui semble tout droit issue des grands moments du Nô ou du Kabuki. Car le film tourne à la tragédie lorsque l'enfant se noie accidentellement. Kohkichi n'aura même pas la ressource de le pleurer en paix, car Okayo, souveraine et maîtresse, vient le récupérer au chevet de l'enfant mort, tandis que Ohan, désespérée, prend le train pour une destination inconnue.

Film admirable, où les sentiments exacerbés sont montrés avec une retenue et une pudeur d'autant plus intenses que nous touchons aux fibres les plus profondes et les plus déchirantes de l'âme et du coeur. Les Japonais sont d'ailleurs célèbres pour cette passion dans l'absolu qui forme la base de tant d'oeuvres de qualité que nous ont donné les plus grands réalisateurs nippons: Kobayashi, Mizoguchi, Honda, Kurosawa et tant d'autres. Ichikawa se situe directement dans cette lignée prestigieuse, et y tient une place parfaitement honorable. Dans la mesure où j'ai pu voir certains de

ses films précédents (La Clé - 1959: La Danse de Monnaie - 1964), on retrouve dans Ohan ce ton feutré, où les grands thèmes. l'amour-passion et le dévouement maternel, la peinture d'une société qui rejette ses tabous pour vivre ses exigences intimes, et la fresque intimiste de la vie quotidienne servent de support à une description minutieuse de sentiments et d'actes qui soulignent la libération du personnage face à son destin, ou l'opposé, comme dans le cas d'Ohan, prisonnier de ses actes qui, en payant le prix de sa trahison, entraîne dans sa chute sa femme innocente et humiliée.

C'est là qu'Ichikawa rejoint le Nô, la tragédie grecque ou racinienne: Prisonniers de leurs actes, et face à leur destin, les hommes vainquent ou meurent. C'est l'histoire d'une vie, et c'est le talent d'Ichikawa d'avoir su élever, au niveau du mythe et de l'intemporel, les éléments les plus simples de la vie quotidienne.

Patrick Schupp

ON NE MEURT QUE DEUX FOIS (Jacques Deray) France

Mais qui donc a tiré sur le pianiste Charly Berliner? Voilà la question qui se pose à l'inspecteur Staniland, chargé d'enquêter sur le massacre de cet artiste déchu. Seraitce Barbara Spark qui a eu des relations passionnées avec la victime? Serait-ce Mark, le frère de Barbara qui semble veiller sur sa soeur comme un chien de garde incestueux? Seraitce l'ex-mari de Barbara?

En écoutant les confidences de Charly sur cassettes, Staniland est de plus en plus convaincu qu'il se doit de chercher une réponse dans le vif de cette relation trouble avec Barbara, contrairement à ce que pense son chef qui voudrait classer le fait divers dans la rubrique des règlements de comptes entre clochards. On découvre que Staniland n'est pas un flic comme les autres. Ce « roi de la parenthèse et des guillemets » a sa propre discipline. Il est cynique, mal élevé et désobéissant. Mais il a de la classe et de la culture, si on en juge par ses réparties qui vous décochent plusieurs rires de couleurs variées.

L'enquête peut piétiner, car l'intérêt se déplace de la victime à l'enquêteur. Peu importe celui ou celle qui a tué. Staniland sortira-t-il vivant de cet amour étrange qu'il consomme avec Barbara? Inutile d'enquêter sur mes émotions. J'ai été séduit par ce film policier qui fait plus appel à l'intelligence qu'à la gachette. On va d'un décor à l'autre. Peu ou prou de violence physique. Par contre, les relations entre les personnages sont très surveillées. L'intérêt ne se dément pas. Charlotte Rampling et Michel Serrault sont au meilleur de leur forme. Jacques Deray a tapé dans le mille. Le spectateur est comblé.

Janick Beaulieu

PADRE NUESTRO (Francisco Regueiro) Espagne

Il était évident, au visionnement de *Padre Nuestro*, que l'ombre du grand Bunuel planait, silencieuse et omniprésente, aussi bien sur le plan du scénario, passablement audacieux même pour l'Espagne de 1985, qu'à celui des images.

Par contre, ce serait plutôt le Bunuel de l'Ange Exterminateur ou de Nazarin dont pourrait se réclamer Padre Nuestro. Le cadre religieux, décortiqué avec une inquiétante minutie par Bunuel, est allègrement saccagé par Francisco Regueiro. Ce dernier, de plus, mêle l'irrévérence et l'humour avec une science consommée de l'effet

et du montage. J'ai trouvé Padre Nuestro le plus intéressant des trois films dont j'avais à parler, et la prestation des deux comédiens principaux, Fernando Rey et Francisco Rabal, m'avait transporté.



Regueiro, par l'intermédiaire d'une situation explosive (un cardinal espagnol retourne, après trente ans. dans son village natal de Castille pour voir sa fille, prostituée, et sa petitefille qu'il ne connaît pas; son retour provoquera d'étonnants mouvements de coeur et de comportement), stigmatise avec emphase le mythe de l'homme de Dieu revêtu de ses attributs. Mais lorsque le cardinal a troqué la soutane pour la veste en velours de sa jeunesse, c'est la bigoterie, l'étroitesse d'esprit, l'ignorance et l'intolérance que Regueiro nous montre, à travers les personnages qui entourent le cardinal tombé du ciel et l'ordre que celui-ci, redevenu homme. veut mettre dans sa famille. C'est finalement la victoire de l'humain sur le divin, de la chair sur l'esprit, de l'homme sur le prêtre. Étonnante et percutante leçon de morale qui, tout en faisant parfois sourire, fait surtout réfléchir sur la condition humaine et la sclérose progressive de la plus belle aventure spirituelle qui ait été offerte aux hommes.

Patrick Schupp

LE POUVOIR DU MAL (Krzyzstof Zanussi) France-Italie

Un étudiant en théologie, voilà un héros de film assez inhabituel. Mais chez Zanussi, cinéaste intellectuel aux préoccupations métaphysiques, cela ne surprend pas tellement. Ce réalisateur polonais nous a déià proposé comme protagonistes des universitaires et des chercheurs dans des films aux titres abstraits comme Illumination, Camouflage, Spirale, Constante, Impératif, Le Pouvoir du mal a lui-même été tourné sous la désignation obscure de Paradigme. jusqu'à ce qu'un producteur aux soucis commerciaux impose le changement. Paradigme, ce mot rare qui n'a plus aujourd'hui que des connotations linguistiques, servit autrefois, dans la philosophie platonicienne, à désigner le monde des idées comme modèle ou archétype du monde réel. C'est ainsi que Hubert, le théologien putatif, ne voit les difficultés du monde ambiant que comme les termes d'une vision éthérée puisée dans ses livres. Des contacts traumatisants avec la réalité viendront le bouleverser. Il v a d'abord cet industriel autocrate, Godefroy, auguel le jeune homme vient demander de l'aide pour poursuivre ses études; c'est un personnage machiavélique et raisonneur qui aime bien argumenter avec son protégé sur les obligations morales et la tentation du bien. Il y a aussi cette femme mystérieuse, Sylvie, rencontrée dans une église, qui menace de se suicider et se plaint d'un mari incompréhensif et autoritaire. Vaincu par la pitié, puis par l'amour, Hubert pose des gestes qu'il est à même de juger répréhensibles et se trouve entraîné dans un engrenage où il risque fort d'être moralement broyé. Son aventure lui vaut de nombreux déchirements éthiques et culmine en un dilemme déci-

sionnel où se joue l'orientation de sa vie. L'innocence face au mal, voilà le sujet d'un conte philosophique raconté volontairement en termes vieillots dans un traitement au climat sombre



Comme pour souligner le caractère exemplaire de l'anecdote, le cinéaste la présente en des images aux colorations étranges, aux éclairages dérangeants, aux cadrages surprenants; les personnages ont le plus souvent un langage affecté ou recherché et posent des gestes mélodramatiques. Une distanciation ironique s'établit ainsi sans que jamais les valeurs débattues n'apparaissent ridicules ou factices. Il y a là un art de la nuance dans l'excès qui n'est donné qu'à peu de créateurs. De fait. Le Pouvoir du mal était l'un des rares films de cette compétition qui fut vraiment marqué d'un style propre; il est regrettable que le jury officiel n'y ait pas été sensible.

Robert-Claude Bérubé

LE 4ÈME POUVOIR (Serge Lerov) France

Une banale affaire criminelle, risquant de faire éclater au grand jour un scandale politique important qui peut conduire à la chute du gouver-

nement français, vient remettre en présence deux journalistes qui avaient eu, en début de carrière, une liaison amoureuse: Yves Dorget, célèbre reporter de la presse écrite, et Catherine Carré, une présentatrice vedette du journal télévisé sur une chaîne française. S'appuvant sur le poids de leur popularité et mettant en commun les ressources de leur expérience professionnelle, le couple réussit, momentanément, à résister aux pressions hiérarchiques qui les menacent et à déjouer les pièges que tisse autour d'eux le pouvoir politique. Alors qu'ils ont tout en main pour faire la preuve que le Premier Ministre a trempé dans un complot qui a conduit à un assassinat politique, un conflit reposant sur la conception même de leur profession éclate entre les deux journalistes, ce qui a pour effet de faire avorter toute l'enquête et de blanchir de tous soupcons le gouvernement.

N'eut été la présence de ces deux excellents comédiens, Philippe Noiret et Nicole Garcia, Le 4ème Pouvoir aurait été un film insupportable de quatrième ordre. Le réalisateur Serge Leroy nous montre le combat qui existe entre le 4ème pouvoir, celui de l'information, et le pouvoir politique, avec le même appétit de sécurité, la même volonté de séduction et le même défaitisme que son personnage principal, Catherine Carré. Nous savons tous que le pouvoir politique en France contrôle la radio et la télévision, que les sondages sont devenus. en périodes non-électorales, un vote populaire, que « les ministres passent et les journalistes restent ». Dans une mise en scène quasi inexistante, qui s'élève, tout au plus, au niveau des plus banales séries télévisées, Serge Leroy nous présente un portrait simpliste des journalistes pour qui les enfants s'arrachent l'autographe. comme s'il s'agissait de stars de musique rock, et cherche à nous atteindre au moyen d'un drame éthique déchirant dont le résultat n'est, en fait, qu'un désagréable et impuissant mélo-



drame, à forte connotation sexiste, sur la vie professionnelle. En effet, qui succombe aux pressions, qui abandonne la partie, qui n'a pas le courage de faire surgir la vérité, qui, par défaitisme et ambition, sacrifie son intégrité à sa carrière? Catherine Carré: une femme!

Watergate n'est décidément pas loin!

André Giguère

THE QUIET EARTH (Geoff Murphy) Nouvelle-Zélande

Quelle surprise de se réveiller dans un monde vidé de ses habitants! C'est ce qui arrive à Zac Hobson, un savant qui travaillait à un projet scientifique d'envergure sur l'utilisation de l'énergie. Dire que l'expérience a échoué serait un euphémisme. Non seulement toute vie humaine semble être disparue sur la Terre, mais en plus il ne reste aucune trace des corps des Terriens éliminés. Le héros s'explique mal comment il a pu survivre à un tel cataclysme et le spectateur le

comprend encore moins. Des explications pseudo-rationnelles sont apportées au cours du récit, mais elles n'apparaissent guère convaincantes. Toujours est-il que Zac semble bien être le seul représentant de son espèce à la surface du globe jusqu'à ce qu'il fasse la rencontre inattendue de deux autres survivants, une jeune femme et un homme de race noire. Ce qui n'est pas sans rappeler un film de sciencefiction des années 50. The World, the Flesh and the Devil où l'on trouvait une situation semblable et une même répartition de personnages. Quoiqu'il en soit, Geoff Murphy, réalisateur néo-zélandais dont un film précédent, Utu, était déjà en compétition il y a deux ans, a brodé là-dessus des variations colorées dans une réalisation technique où l'étrangeté le dispute à la précision. On ne peut dire que les personnages soient d'une originalité surprenante, mais ils sont suffisamment bien campés pour qu'on s'intéresse à leur sort le temps d'un film. Pour apocalyptique qu'apparaisse le début de l'aventure, la fin renchérit encore sur les données de départ pour en arriver à un bouleversement non seulement planétaire mais cosmique. Entre temps, le réalisateur a tenu deux gageures, celle de trouver assez d'incidents pour meubler un récit à trois personnages et celle d'intéresser son public tout en le mystifiant. Il reste que tout cela a un petit air artificiel qui nous fait dire en sortant: « C'est pas la fin du monde ».

Robert-Claude Bérubé

SEGRETI, SEGRETI (Giuseppe Bertolucci) Italie

Une phrase de Goethe est à l'ori-

gine du film de Giuseppe Bertolucci: « L'incendie d'une ferme est une tragédie, la ruine de la patrie seulement une phrase, » Cet incendie, c'est le terrorisme qui a secoué l'Italie dans les années 80. Est-ce à dire que le film traite directement du terrorisme? On le croirait quand on assiste au double meurtre qui ouvre le film. Une terroriste exécute un juge et liquide un camarade. Mais ceci n'est que le point de départ de rencontres entre six femmes qui vont précisément se confronter avec Laura, la jeune terroriste. Qui sont ces femmes? D'abord Maria, la mère, et Rosa la soeur du camarade tué. Puis Marta, la mère, Gina la nounou et Renata une amie de la terroriste, De plus, Giuliana, le juge devant lequel va comparaître finalement Laura. On penserait que le débat entre ces femmes va nous dévoiler le secret qui se cache dans le comportement étrange de Laura. Au contraire, le mystère s'épaissit. Les histoires de chacune s'entrecroisent, les avenues se recoupent et ce balancement ne fait que jeter plus de trouble dans les esprits. C'est dire que tout reste ténébreux et que le spectateur n'est pas beaucoup éclairé par les divers rendezvous. C'est sans doute ce que recherche le réalisateur qui a fait un film de femmes parce qu'elles ont pris une part prépondérante dans le terrorisme en Italie et qu'elles commencent à peine à s'interroger sur leur action. Segreti, Segreti garde farouchement son secret. Et l'auteur dans une forme entrelacée, pleine de détours et de recoupements, s'il arrive à jeter quelques éclairs dans ce labyrinthe, nous montre que la vie garde une part toujours cachée. Le titre renferme sa propre vérité. Laura est une femme figée dans son destin.

Léo Bonneville

PALMARÈS 1985

LONGS MÉTRAGES

Grand prix des Amériques

Padre Nuestro de Francisco Regueiro (Espagne)

Prix spécial du jury

L'Attraction de Philadelphie de Peter Gardos (Hongrie)

Prix d'interprétation féminine

Nicole Garcia pour son interprétation dans le film Le 4e Pouvoir de Serge Leroy (France)

Prix d'interprétation masculine

Armin Muller-Stahl pour son interprétation dans le film Amère Victoire (Angry Harvest) d'Agnieszka Holland (République fédérale allemande)

Prix du jury ex-aequo

On ne meurt que deux fois de Jacques Deray (France) Le Matou de Jean Beaudin (Canada)

Mention spéciale du jury

Border Town de Ling Zifeng (République populaire de Chine)

COURTS MÉTRAGES Grand prix de Montréal

The Big Snit de Richard Condie (Canada)

Prix du iury

Up de Mike Hoover et Timothy Huntley (États-Unis)

Mention spéciale pour l'innovation technique

Tony de Pelirie de Pierre Lachapelle, Philippe Bergeron, Pierre Robidoux et Daniel Langlois (Canada)

Le Festival et le jury ont décidé d'honorer le grand acteur japonais Toshiro Mifune pour sa contribution à la connaissance du cinéma japonais en Occident.

* * *

Prix de la Presse internationale (Prix Carlsberg) pour le meilleur film canadien en dehors de la compétition

Visage pâle de Claude Gagnon (Canada)

Prix Air Canada pour le film le plus populaire du Festival Le Matou de Jean Beaudin (Canada)

Prix oecuménique

Le Pouvoir du mal de Krzysztof Zanussi (France / Italie)

Dans un traitement pictural attentif aux valeurs symboliques, ce film présente une vision spiritualiste de la présence du mal en ce monde et souligne le devoir de vigilance envers ses séductions.

Par ailleurs, le jury accorde une mention aux films Amère victoire (Angry Harvest) de Agnieszka Holland (République fédérale allemande) et Le 4e Pouvoir de Serge Leroy (France), pour leur approche intelligente de problèmes moraux contemporains.

Les courts métrages en compétition

Onze courts métrages, parmi lesquels six films d'animation, étaient en lice pour le Grand Prix du Festival des Films du monde. Le Canada, qui présentait à lui tout seul la moitié des films d'animation, a empoché le Grand Prix et une Mention et a prouvé, une fois de plus, son excellence dans ce domaine et sa formidable avance, tant au point de vue de la créativité que de l'innovation.

Il serait fort difficile de dégager un ou deux thèmes de prédilection tant les sujets étaient variés. Pourtant les études de comportements humains comme dans La Remise des prix de Dinu Adrian Serbecu (Roumanie) ou Trois Secrets de Antti Peippo (Finlande) ou même dans Games on Fire de Gustavo Mosquera (Argentine) qui se penche sur les peurs et les angoisses qui assaillent les rescapés d'un conflit aux dimensions apocalyptiques, formaient une composante majeure. Parmi les films les plus intéressants, il convient de citer The Straw de Daniel Zuta (République fédérale allemande) qui aborde le thème de la jalousie avec une bonne dose d'humour et un sens du gag visuel peu commun: il n'en faut pour preuve que cette scène hilarante où l'esprit embué d'une femme aveuglée par la jalousie se met à confondre les escalopes qu'elle prépare pour le dîner avec les corps enlacés des amants. Premiers Mètres de Pierre Lévy (France) vaut surtout pour la pirouette finale qui nous apprend que tous les documents plus vrais que vrais qu'il vient de nous présenter sont en réalité des faux. C'est drôle et surprenant. Son film se présente comme une anthologie des tous premiers pas dans le cinéma des grands maîtres contemporains du documentaire. Sylvia de Michel Murray (Canada), produit par l'Office national du film, est un film délicieusement drôle qui combine harmonieusement diverses techniques d'animation. Sorte d'essai humoristique sur le monde du photo-roman, il relate l'histoire d'une brave ménagère qui fuit sa réalité quotidienne en « vivant » l'existence aventureuse et passionnée de ses héroïnes favorites. Le monde du rêve est exprimé par une mise en scène de photographies originales et nous vaut un bel hommage à Pas de deux de Norman McLaren, grâce à la multiplication du mouvement par ralenti. Le monde dur

de la réalité quotidienne est tracé en couleurs d'un trait de crayon nerveux.

Et maintenant les lauréats. Up de Mike Hoover (États-Unis) qui s'est mérité le Prix du Jury nous convie à un survol grandiose de certaines régions des États-Unis ...belles à couper le souffle, telles les Rocheuses, le Monument Valley, Marble Arch... La photographie entièrement réalisée à partir d'un deuxième planeur - le premier étant celui qui transporte notre héros - est éblouissante. Le Grand Prix a été remporté par The Big Snit de Richard Condie (Canada), autre production de l'O.N.F. Ce film d'animation traite de façon désopilante d'une querelle familiale emportée soudain dans un conflit nucléaire. Le ton est mordant, le rythme alerte, les personnages grotesques à souhait et le tout donne une petite merveille d'imagination. Tony de Peltrie, réalisé par un groupe indépendant formé par Pierre Lachapelle, Philippe Bergeron, Pierre Robidoux et Daniel Langlois (Canada) est un court métrage entièrement fait par ordinateur. Ce film qui a obtenu une Mention spéciale pour l'innovation technique illustre, à travers la vision d'un pianiste sur le déclin, les derniers instants d'une époque musicale maintenant révolue. C'est Daniel Langlois qui a créé en terre glaise le modèle de Tony. Ensuite, sur ce modèle, a été posé un quadrillage sur lequel on a décrit mathématiquement sa représentation par ordinateur. Tony de Peltrie, première marionnette synthétique par ordinateur, était né. De plus, toutes les images, tous les objets, tous les effets de lumière et les dégradés ont également été créés par ordinateur. Pour ce qui est de l'animation faciale, des correspondances ont été établies mathématiquement entre un visage humain et celui de la marionnette, d'où l'impression d'un personnage humain, tellement les mimigues de Tony sont justes. En plus d'être totalement nouveau. Tony de Peltrie est un très beau film, délicat et nostalgique. Il méritait sûrement plus qu'une mention.

Simone Suchet

Le cinéma hongrois d'aujourd'hui tourné surtout vers le passé

À chaque année, le Festival des films du monde rend hommage à un cinéma national. L'an dernier, rappelonsle, c'était le cinéma australien. L'an prochain, ce sera le cinéma britannique. Cette année, pour la 9e édition du festival, c'était au tour du cinéma hongrois.

Un bon choix que celui de cette année puisque le cinéma hongrois est sans conteste un des cinémas nationaux les plus valables de toute l'Europe de l'Est. D'ailleurs, cette qualité de la production hongroise s'est reflétée dans le palmarès de la compétition officielle du festival, le jury présidé par Ivan Passer ayant accordé le prix spécial du jury, soit le deuxième prix, au film L'Attraction de Philadelphie du hongrois Peter Gardos. Un long métrage à la fois humoristique, sensible et pertinent qui, parce qu'il était de la compétition justement, ne figurait pas dans la section spéciale consacrée au cinéma hongrois.

Cinéma hongrois d'aujourd'hui tel était le titre de cette section qui comprenait au total neuf longs métrages. Des neuf, une réalisation s'imposait plus particulièrement, soit Colonel Redl, le film d'Istvan Szabo, prix du jury d'ailleurs au dernier festival de Cannes.

À partir de la pièce de John Osborne A Patriot For Me, à partir aussi des événements historiques qui ont entouré le suicide du colonel Redl à la veille de la première guerre mondiale, Istvan Szabo propose une fascinante et clinique interprétation du personnage et de son sort final: un personnage qui ne s'aime pas, qui cherche à cacher ses origines familiales, son homosexualité surtout, et qui ne pourra accepter d'avoir été démasqué. Dans le rôletitre, Klaus Maria Brandauer hypnotise par son jeu intense et aussi intériorisé, que sa performance dans Mephisto du même Istvan Szabo avait été extravertie. Une remarquable interprétation soutenue par l'indéniable qualité de la photographie, la direction artistique et la mise en scène qui illustrent toutes, avec une tragique éloquence, le destin de Redl.

Avec ce personnage et ce film, Istvan Szabo nous ramène à l'empire austro-hongrois et à la veille de la première grande guerre. Retour au passé donc, même si le propos dépasse largement le cadre historique du récit. Fait significatif, ce regard tourné vers l'Histoire caractérise plus des deux tiers des longs métrages projetés dans la section Cinéma hongrois d'aujourd'hui, soit très exactement sept films sur neuf.

Quelle heure est-il Réveil-matin? de Peter Bacso, l'auteur entre autres de Gueuse de vie, nous ramène, pour sa part, en pleine deuxième guerre mondiale, en mars 1944 très exactement, et gravite autour d'un horloger qui sans consulter sa montre sait toujours l'heure exacte et qui, ainsi doué, participera, à sa façon, à la résistance contre les Allemands. Beaucoup d'humour dans ce film, un autre des traits dominants du cinéma hongrois actuel.



Ouelle heure est-il Réveil-matin, de Peter Gardos

La Comtesse rouge d'Andras Kovacs sur la première moitié de la vie de Mihaly Karolyi, président de la première république de Hongrie, et de sa femme la comtesse Katinka, est bien joué, superbement photographié comme le sont la plupart des films hongrois, mais n'en demeure

pas moins d'une facture très conventionnelle à l'image de ces grandes productions pour la télévision où les dialogues sont d'une importance prépondérante.

Avec Fleurs de chimère de Lazlo Lugossy, le spectateur remonte encore plus loin dans le temps soit au siècle dernier, au lendemain de l'échec de la révolution hongroise de 1848. Le personnage principal: un lieutenant qui ne se remettra jamais de cet échec et que les circonstances pousseront au suicide. Une mise en scène romantique et soignée qui, au dernier festival de Berlin, méritait au film le prix spécial du jury.

Retour au passé aussi dans *Nuages en transit* de Gyula Maar axé sur les singuliers événements vécus par un homme libéré après six ans d'internement à l'époque de la première grande guerre. Dans *Salve pour un buffle noir* de Lazlo Szabo, c'est au lendemain de la deuxième grande guerre que l'action prend place. Un petit village, les animaux, les enfants, les adultes, les amours. De l'humour aussi, comme chez Bacso.

Une des plus belles réussites présentées dans l'hommage au cinéma hongrois fut très certainement Voyage organisé, le seul documentaire de la section d'ailleurs, une réalisation de Gyula Gazdag. Un groupe de personnes âgées visitent les camps nazis où elles-mêmes ou encore certains de leurs parents ont été emprisonnés. Le trouble qu'est le leur devient le nôtre. Voyage dans le passé mais aussi film au présent dans la mesure où ce film pointe du doigt l'anti-sémitisme qui règne encore en Hongrie comme ailleurs.

Mais dans la mesure où les films sélectionnés pour l'hommage au cinéma hongrois sont représentatifs du cinéma hongrois actuel, force nous est de constater que, si certains réalisateurs évoquent le passé pour traiter du présent, peu de cinéastes abordent de front la société hongroise d'aujourd'hui. Une situation d'ailleurs qui a aussi été et qui est encore un peu celle du cinéma québécois.

Des neuf longs métrages présentés dans la section Cinéma hongrois d'aujourd'hui du festival, seuls deux films, Voyage organisé mis à part, traitent véritablement de l'aujourd'hui. Ce sont Un peu de toi et un peu de moi où le cinéaste Livia Gyarmathy aborde les relations parents-enfants dans le quotidien hongrois actuel et L'Homme idéal pour une mission délicate où le réalisateur Janos Kovacski traite d'un homme aux prises avec le régime d'un pays fictif qu'on peut imaginer être la Hongrie.



Voyage organisé, de Guyla Gazdag

Ce dernier film constitue cependant une autre preuve des difficultés créatrices ou politiques qu'ont les cinéastes hongrois à parler de la vie hongroise au présent. Souhaitons pour eux comme pour nous qu'ils en trouvent bientôt les moyens. L'intérêt de leur cinéma, bien que déjà fort bien établi, ne s'en trouvera que renforcé.

Richard Gay

⁽¹⁾ Voir Séquences, no 121, juillet 1985, p. 7.